

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Travail de l'homme et œuvre de Dieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1978, tome 74, p. 104-115

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Travail de l'homme et œuvre de Dieu

En traitant de *L'Activité humaine dans l'univers*, le chapitre trois de la première partie de la Constitution pastorale *Gaudium et Spes* n'a pas manqué de s'interroger sur l'existence et la nature des liens qui peuvent exister entre ce qui apparaît comme le fruit du seul travail de l'homme et ce qui est l'œuvre propre de Dieu en Jésus-Christ. Essayons une approche de cette question en examinant d'aussi près que possible la doctrine exposée dans la Constitution.

I. RAPPELS

Le Concile appuie sa doctrine sur un certain nombre de vérités bien connues. Il les évoque en général assez sobrement, mais peut-être n'est-il pas inutile de commencer par les rappeler ici un peu plus en détail.

Sens du travail

La Bible ne voit pas dans la nécessité du travail, comme on l'a trop dit, un châtement consécutif au péché originel, mais l'activité de l'homme apparaît comme une continuation de l'acte créateur : l'homme devient le collaborateur de Dieu pour le gouvernement et l'achèvement du monde : « L'homme, créé à l'image de Dieu, a reçu la mission de soumettre la terre et tout ce qu'elle contient. »¹

¹ *Gaudium et Spes*, n° 34, § 1. Ce document sera toujours cité dans la traduction de l'Imprimerie polyglotte vaticane ; on y renvoie par le sigle GS, suivi de l'indication du numéro et du paragraphe.

C'est en effet avant le récit de la chute que la Genèse rapporte soit la bénédiction de Dieu prononcée sur le premier couple : « Fructifiez et multipliez-vous, remplissez la terre et *soumettez-la* » (Gn 1, 28), soit la fonction qui lui est assignée : « Yahvé Dieu prit l'homme et l'installa dans le jardin d'Eden *pour le cultiver* et le garder. » (Gn 2, 15)

Cette manière d'envisager les choses est d'autre part reprise au Livre de la Sagesse :

« Dieu de mes pères et Seigneur de miséricorde,
toi qui as tout fait par ta parole
et qui, par ta sagesse, as formé l'homme
pour qu'il règne sur les êtres que tu as créés,
qu'il gouverne le monde avec sainteté et justice... » (Sg 9, 1-3)

Le paradis terrestre n'est donc pas à imaginer comme cet âge d'or qu'ont chanté les poètes antiques, où l'homme jouissait d'un loisir perpétuel au sein d'une nature subvenant spontanément à tous ses besoins². Aux yeux de la Bible, le roi de la création n'a jamais été un « roi fainéant ».

Résultats ambigus

Les résultats obtenus jusqu'à ce jour ont évidemment quelque chose d'admirable, mais ils restent, au fond, très ambigus, comme tout ce qui procède de l'homme. Bien sûr, « considérée en elle-même, l'activité humaine, individuelle et collective, ce gigantesque effort par lequel les hommes, tout au long des siècles, s'acharnent à améliorer leurs conditions de vie, correspond au dessein de Dieu » (GS 34, 1). Mais les réalisations concrètes ne méritent pas toutes une approbation sans réserve.

² Voir par exemple la quatrième Eglogue de Virgile qui chante le retour de cet âge d'or. Le poète se reniera ensuite dans la première Géorgique, présentant la nécessité du travail comme une manifestation de la providence bienveillante de Jupiter. (Géorg. I, 121-146)

D'abord, les progrès scientifiques et techniques ne sont pas tous ordonnés au bien-être de l'homme. Que l'on pense seulement aux applications militaires de presque toutes les inventions : physique, chimie, biologie, astronautique sont utilisées autant, si non plus, à produire des engins de mort qu'à faciliter ou promouvoir la vie.

De plus, le progrès social reste très en retard sur le développement économique, et ce dernier, recherché pour lui-même, ne laisse pas toujours une juste place au progrès spirituel, culturel et moral. Alors que le travail lui-même devrait grandir l'homme — ce qui « est d'un tout autre prix que l'accumulation possible de richesses extérieures » (GS 35, 1) — on voit trop souvent le contraire se produire. Comme le remarquait déjà Pie XI : « La matière inerte sort ennoblie de l'atelier, tandis que les hommes s'y corrompent et s'y dégradent. » (*Quadragesimo anno*, § 187)

Enfin, comment ne pas déplorer que le progrès de l'organisation structurelle de la société se révèle incapable d'engendrer « plus de justice, une fraternité plus étendue, un ordre plus humain dans les rapports sociaux » (GS 35, 1). La « socialisation », comme disait Jean XXIII, ne conduit que bien peu à la communion fraternelle.

Le péché

Relever ces déficiences s'appelle, en termes chrétiens, reconnaître la présence du péché au cœur même de toutes choses et de l'évolution. « Un dur combat contre les puissances des ténèbres passe à travers toute l'histoire des hommes ; commencé dès les origines, il durera, le Seigneur nous l'a dit, jusqu'au dernier jour. » (GS 37, 2)

Que l'on veuille ou non voir l'origine du mal dans un être extérieur à l'homme, autrement dit, que l'on fasse ou non intervenir Satan, cela ne change rien à la question : c'est toujours dans le cœur de l'homme que se livre ce « dur combat contre les puissances des ténèbres ». Le Mauvais, dans ses tentatives de « dé-création », ne peut compter que sur l'homme, dans l'exacte mesure où Dieu a choisi de continuer par l'homme son entreprise de création.

Ajoutons que cette présence du mal se présente essentiellement sous deux formes : soit la revendication d'une liberté absolue, au nom de l'autonomie du temporel entendue au sens « que les choses créées ne dépendent pas de Dieu et que l'homme peut en disposer sans référence au créateur » (GS 36, 3) ; soit le refus du service mutuel, avec pour conséquence que « les individus et les groupes ne regardent plus que leurs intérêts et non ceux des autres » (GS 36,1).

Dès lors se posent deux questions :

- Comment assainir à sa racine l'activité humaine, car il est évident que le Royaume de Dieu ne saurait composer avec la présence du mal ?
- Comment envisager que, même ainsi purifiée, l'activité par laquelle l'homme construit le monde puisse déboucher un jour sur le Règne de Dieu ?

II. ASSAINIR L'HOMME

« Les chrétiens confessent que toutes les activités humaines, quotidiennement déviées par l'orgueil de l'homme et l'amour désordonné de soi, ont besoin d'être purifiées et amenées à leur perfection par **la croix et la résurrection** du Christ. » (GS 37, 4) Nous sommes donc en plein mystère pascal. Comment comprendre ?

Il s'agit évidemment de ce processus de mort, de volontaire « perte de soi-même » dont Jésus a si souvent parlé et qui est pour lui la condition de l'accomplissement véritable : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra ; celui qui perd sa vie à cause de moi la trouvera. » (Mt 16, 25) Le Concile reprend ce schéma de plusieurs façons.

Esprit de pauvreté

Rappelant d'abord l'injonction de saint Paul : « Ne vous modelez pas sur le monde présent » (R 12, 2), il note que l'activité humaine doit être « ordonnée au service de Dieu et de l'homme » (GS 37, 3), c'est-à-dire non pas tournée vers son auteur et ses intérêts personnels, mais

orientée vers l'accomplissement d'une mission qui est l'incarnation concrète des deux commandements essentiels (Mt 22, 37-40). Qu'il y ait là une sorte de mort à soi-même, c'est plus qu'évident.

La pensée du Concile ne s'arrête pas là cependant. Ce qui est demandé, ce n'est pas en effet le dépouillement et le détachement pour eux-mêmes. Au contraire, « l'homme peut et doit aimer ces choses que Dieu lui-même a créées » (GS 37, 4) ; bien plus, il « en use et en jouit », dans un esprit d'action de grâces, et cherche même, par son génie inventif, à en jouir toujours plus pleinement.

Mais le Concile note que cela doit se faire « dans un esprit de **pauvreté** et de **liberté** » (GS 37, 4). Les deux mots s'expliquent l'un par l'autre : l'esprit de pauvreté s'oppose à l'esprit de richesse qui implique amour, lien et finalement servitude à l'égard des biens temporels. En conséquence — et le vocabulaire même le constate — l'homme n'est libre que s'il est **détaché**. C'est alors qu'« il est introduit dans la possession véritable du monde, comme quelqu'un qui n'a rien et qui possède tout » (GS 37, 4) ; et cette possession est comme la résurrection qui naît de la mort du détachement. On pense à la recommandation du Christ : « Cherchez d'abord le Royaume et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » (Mt 6, 33)

Charité

Dans cette justice du Royaume, il ne semble pas interdit de voir aussi la loi du Royaume qui est le commandement de la charité — ce dernier mot étant pris, naturellement, au sens le plus profond, celui de la célèbre parole de saint Jean « Dieu est charité » (1 Jn 4, 8) que le Concile cite précisément à cet endroit (GS 38, 1).

Mais qui ne voit ici l'impossibilité pour l'homme d'« être charité » au sens où on le dit de Dieu, s'il n'a pas, en propres termes, été divinisé dans son être profond, s'il n'a pas passé par cette re-naissance qui le conduit en Dieu avec et par le Christ ressuscité ? « Racheté par le Christ et devenu **une nouvelle créature dans l'Esprit-Saint** » (GS 37, 4), doté par grâce d'un cœur nouveau et d'un esprit nouveau (Ez 36, 26), l'homme peut vivre et agir sur la terre comme l'a fait Jésus-Christ, révélation de l'amour du Père.

Et il ne faut pas ici limiter la charité à son aspect interpersonnel, mais l'étendre à ce que Jean XXIII aimait appeler la « charité sociale », celle qui ne vise pas tel ou tel homme en particulier, mais bien l'ensemble de la communauté à laquelle on appartient. C'est d'ailleurs ainsi que le Concile envisage les choses lorsqu'il évoque « ces hommes et ces femmes qui, tout en gagnant leur vie et celle de leur famille, mènent leurs activités de manière à bien **servir** la société » et voient dans leur travail « un **service** de leurs frères » plus qu'une source de gain (GS 34, 2).

Il y a là un véritable renversement dans la manière de considérer les choses et de s'engager dans l'action. Ainsi par exemple, ce ne serait pas pour gagner de l'argent que le boulanger se mettrait au service de la société, mais il ferait son pain pour être utile à la communauté, trouvant ainsi de quoi vivre lui-même et faire vivre les siens. Cette conversion, car c'en est une, est comme toute conversion une expression du mystère pascal.

On parlera peut-être ici d'utopie. Acceptons le mot, si l'on veut signifier par là qu'une telle vision des choses n'est pas « de ce monde ». Mais comprenons enfin qu'elle est directement liée au Royaume « qui n'est pas de ce monde » (Jean 18, 36).

Persécution

Le chrétien, quoique citoyen à part entière de la cité des hommes, n'est effectivement « pas de ce monde », et on le lui fait bien sentir : « Le monde les a pris en haine parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. » (Jn 17, 14)

Le chrétien se veut donc membre de la communauté humaine, mais tandis qu'il cherche à la faire lentement ressembler au Royaume de Dieu, le monde résiste de tout le poids de son orgueil et de sa cupidité. Le monde lutte contre ce qu'il considère, à juste titre d'ailleurs, comme le renoncement à ce qu'il est et la perte de son identité : il se refuse à perdre sa vie pour la sauver (Mt 16, 25). C'est pourquoi il réagit, parfois avec violence, contre ceux qui prétendent travailler à cette transformation.

Malgré sa volonté d'optimisme et de compréhension, le Concile ne peut manquer de faire allusion à cette situation du chrétien dans le monde : « Le Christ nous apprend, par son exemple, que nous devons nous aussi porter cette croix que la chair et le monde font peser sur les épaules de ceux qui poursuivent la justice et la paix. » (GS 38, 1) Mais la croix est, ici également, chemin assuré vers la victoire ; ceux qui veulent transfigurer le monde en substituant l'amour à l'égoïsme comme moteur de l'activité humaine, ceux-là triompheront, en dépit de leurs échecs apparents : « A ceux qui croient en la divine charité, le Christ apporte aussi la **certitude** que (...) l'effort qui tend à instaurer une fraternité universelle n'est pas vain. » (GS 38, 1) C'est la certitude de l'espérance théologique, dépassant les attentes incertaines de tous les espoirs humains. « Associé au mystère pascal, devenant conforme au Christ dans la mort, fortifié par l'espérance, le chrétien va au-devant de la résurrection. » (GS 22, 4)

C'est ainsi que le mystère pascal qui, par la puissance de Dieu, s'opère en l'homme au cœur même de son activité, débouche sur le mystère pascal de l'histoire qui en est le fruit. Avant de passer à ce dernier point, il est bon de souligner cette relation essentielle ; le Concile l'évoque, sans autrement y insister mais de façon très claire, lorsqu'il dit que « la loi fondamentale de la perfection humaine, **et donc** de la transformation du monde, est le commandement nouveau de l'amour » (GS 38, 1).

III. MENER L'HISTOIRE A SON TERME

L'homme n'est vraiment homme qu'au prix de la transfiguration par laquelle le Christ ressuscité le défie dans son être et son activité : « Devenu conforme à l'image du Fils, premier-né d'une multitude de frères, le chrétien reçoit les prémices de l'Esprit qui le rendent capable d'accomplir la loi nouvelle de l'amour. » (GS 22, 4) De même le monde ne sera vraiment le monde que métamorphosé en Royaume de Dieu — tel qu'en lui-même l'éternité le change.

Le problème consiste ici à préciser, si on le peut, les liens qui unissent le progrès, fruit d'un travail de l'homme conçu comme continuation de l'acte créateur, et la réalisation de cet état ultime de l'humanité que nous attendons avec le retour du Christ glorieux.

Opinions erronées

Le Concile écarte évidemment d'emblée la conception qui identifie aboutissement du progrès humain et avènement du Royaume : « Certains attendent du seul effort de l'homme la libération véritable et plénière du genre humain et ils se persuadent que le règne à venir de l'homme sur la terre comblera tous les vœux de son cœur. » (GS 10, 1) Aux yeux de la foi, « le règne à venir de l'homme sur la terre » ne sera effectif que lorsque Dieu lui-même établira son Règne, et la seule « libération véritable » ne se trouve que dans le Christ Seigneur, « car il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés » (Ac 4, 12).

Il est certain en outre que l'établissement du Royaume eschatologique n'appartient pas davantage au chrétien, même soutenu par la grâce et conduit par l'Esprit : c'est l'œuvre propre de Dieu. Sous quelque forme qu'on l'envisage (cf. par exemple les trois premiers vœux du Pater) cette fin de l'histoire qui verra la réalisation totale du plan de Dieu, nous échappe sous tous les rapports : « Nous ignorons le temps de l'achèvement de la terre et de l'humanité, nous ne connaissons pas le mode de transformation du cosmos. » (GS 39, 1)

Certitude

Faut-il dès lors refuser de croire à toute continuité, de quelque nature qu'elle soit, entre le monde d'avant et celui d'après la parousie ? Même s'il n'y a pas, de l'un à l'autre, évolution homogène, faut-il penser à une rupture absolue, rien ne subsistant dans la seconde création de ce qui était présent dans la première ?

Plusieurs théologiens l'ont pensé, et interprétaient dans ce sens certains passages de l'Apocalypse : « L'ancien monde s'en est allé... Voici que je fais toutes choses nouvelles. » (Ap 21, 4-5)

On connaît à ce propos les thèses radicales de Karl Barth. Selon le grand théologien protestant, le Royaume eschatologique n'est dans le prolongement d'aucune réalité temporelle, même pas de l'Eglise. Celle-ci n'a en effet qu'une valeur de « parabole » à l'égard du monde à venir ; aucun lien *interne* ne relie ces deux réalités ; elles n'ont entre elles que le rapport *externe* qu'une image entretient avec ce qu'elle tente de faire connaître.

Avant le Concile, certains théologiens catholiques semblaient pencher en faveur de cette manière de voir. Il semble que ce ne sera plus possible désormais, le texte de *Gaudium et Spes* affirmant plusieurs fois formellement le contraire.

Ainsi par exemple, la dernière phrase du chapitre qui nous occupe : « Mystérieusement, le Royaume est déjà présent sur cette terre ; il atteindra sa perfection quand le Seigneur reviendra. » (GS 39, 3) Peu auparavant, le Concile s'exprimait en ces termes : « Le corps de la nouvelle famille humaine y [= sur la terre actuelle] grandit, qui offre déjà quelque ébauche du siècle à venir. C'est pourquoi, s'il faut soigneusement distinguer le progrès terrestre de la croissance du règne du Christ, ce progrès a cependant beaucoup d'importance pour le Royaume de Dieu. » (GS 39, 2)

Reste maintenant une double question :

- Qu'est-ce au juste que cette « ébauche du siècle à venir » qui a « beaucoup d'importance pour le Royaume de Dieu » ?
- En quoi consistera la transformation, œuvre propre de Dieu, qui lui fera « atteindre sa perfection quand le Seigneur reviendra » ?

Continuité

Sur le premier point, *Gaudium et Spes* est assez explicite. A propos de ceux qui sont poussés, consciemment ou non, par l'Esprit du Christ ressuscité « à améliorer les conditions de vie de la famille humaine et à soumettre à cette fin la terre entière » (GS 38, 1), le texte affirme que l'Esprit « les appelle à se vouer au service terrestre des hommes, préparant par ce ministère la matière du Royaume des cieux » (GS 38, 1). Deux importantes remarques à propos de ce texte : d'abord, comme

en fait foi le pluriel du texte latin (*parantes*), ce sont bien les hommes eux-mêmes — dans l'Esprit, évidemment — qui « préparent la matière du Royaume » ; ensuite, le « ministère » dont il s'agit est celui du « service terrestre des hommes », c'est-à-dire l'exercice de cette *charité sociale* que nous évoquions plus haut.

Plus explicitement encore, le Concile estime que quelque chose de ce siècle passera dans le siècle à venir : « Ces valeurs de dignité, de communion fraternelle et de liberté, tous ces fruits excellents de notre nature et de notre industrie, que nous aurons propagés sur terre selon le commandement du Seigneur et dans son Esprit, nous les retrouverons plus tard, mais purifiés de toute souillure, illuminés, transfigurés. » (GS 39, 3) Ici comme tout à l'heure, c'est la charité que désignent l'expression « commandement du Seigneur » et la mention de l'Esprit.

S'appuyant enfin sur la première Epître aux Corinthiens le Concile affirme que « la charité **et ses œuvres** demeureront » (GS 39, 1). Le texte célèbre de saint Paul dit seulement que « la charité ne passera jamais » (1 Cor 13, 8). Le Concile se permet de l'élargir en y ajoutant les œuvres inspirées par la charité. Il pense ainsi rester fidèle à la pensée de l'Apôtre : en note, il rapproche de ce texte un passage de la même Epître où il est dit qu'au jour du Seigneur le feu éprouvera la qualité de l'œuvre de chacun et que certaines œuvres résisteront et ne seront pas consumées (cf. 1 Cor 3, 13-14).

Ainsi, ce qui n'était autrefois que l'opinion de certains théologiens³ se trouve aujourd'hui confirmé par le magistère suprême de l'Eglise.

Notons qu'il n'y a dans cette manière de voir aucun risque de confusion entre le travail de l'homme et l'œuvre de Dieu — entre la nature et la surnature, pour reprendre les mots de la théologie traditionnelle. Le Concile prend en effet suffisamment soin de préciser à chaque fois qu'il s'agit d'une activité humaine accomplie dans le Christ ressuscité et par la puissance de l'Esprit-Saint.

³ Cf. par exemple G. Didier, *Eschatologie et engagement chrétien* in Nouvelle Revue Théologique, 1953, pp. 3-14.

Le grand, le seul tournant de l'histoire est derrière nous : il a eu lieu il y a près de deux mille ans, au matin de Pâques ; l'eschatologie a déjà commencé et le baptisé, re-né avec le Christ dans l'Esprit, travaille efficacement à sa maturation.

Mort et résurrection

Répondre à la seconde question et dire en quoi consistera la transformation qui fera de la terre le Royaume, cela n'est évidemment pas possible : « Nous ne connaissons pas le mode de transformation du cosmos. » (GS 39, 1) Tout ce que l'on peut affirmer, c'est que le passage se fera selon le schéma pascal de mort et résurrection.

Ainsi pense le Concile. Lorsque, dit-il, certaines valeurs de cette terre auront passé dans le monde nouveau, nous les y retrouverons « purifiées de toute souillure » d'une part, et d'autre part « illuminées et transfigurées » (GS 39, 3).

Il ne s'agit pas ici d'imaginer quoi que ce soit. On le pourrait à la rigueur pour la mort, parce que nous croyons savoir ce que c'est ; mais la résurrection ? Tout ceci, en fait, ne s'adresse qu'à notre foi ; il n'est pas question de construire des représentations mentales — qui ne seraient au mieux que des métaphores — mais d'adhérer à une affirmation dont le sens plénier nous échappe et nous dépasse. Si nous disons que nous allons non pas vers un *autre monde*, mais vers un *monde autre*, nous affirmons à la fois une permanence et une métamorphose. Vouloir préciser ou donner des détails n'appartient à personne.

CONCLUSION

Il apparaît ainsi que le mystère pascal est partout, dans l'activité humaine considérée en elle-même et dans la réalisation de la fin qu'elle poursuit.

D'autre part, c'est encore à lui qu'il faut faire appel pour saisir dans quelle relation se trouvent Dieu et l'homme pour la construction du

monde nouveau. Sil ne faut pas identifier le salut au progrès terrestre, il importe aussi de ne pas les opposer, ni de les séparer absolument, mais de comprendre que Dieu est à l'œuvre comme Sauveur à l'intérieur même de l'activité humaine.

Essayons de résumer en une phrase. En donnant à l'homme d'avoir part à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ, Dieu dès maintenant l'élève dans son être au plan pascal de la création nouvelle, et confère ainsi à son activité dans le monde une efficacité elle-même pascalle qui prépare le Jour où le Père instaurera son Règne définitif lors de la Pâque du cosmos.

Joseph Vogel